

la Bretagne médiévale « [qui] fut sans aucun doute le prince le plus haut en couleur que les Bretons aient jamais connu », comme Marjolaine Lèmeillat rappelle que nous avons écrit autrefois (p. 13). C'est une bonne nouvelle que son édition des actes de Jean I<sup>er</sup> soit publiée très bientôt. Ces deux ouvrages donneront certainement une impulsion nouvelle aux études sur l'une des périodes du duché médiéval les plus formatrices, mais étrangement négligée dans la période récente.

Michael JONES

Michel MAUGER, *Aristocratie et mécénat en Bretagne au xv<sup>e</sup> siècle. Jean de Derval, seigneur de Châteaugiron, bâtisseur et bibliophile*, Rennes, Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, numéro spécial, 2013, 220 p. ill. n. b. et coul.

Par les hasards de la généalogie, Jean (vers 1425-1482), fils de Geoffroy de Malestroit, sire de Combourg, et de Valence, dame de Châteaugiron et de Derval, devint l'un des plus riches nobles de Bretagne de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Son rôle comme protecteur de Pierre Le Baud qui lui dédia la première version, magnifiquement illustrée, de ses *Chroniques et ystoires des Bretons*, est reconnu depuis longtemps et une enluminure dans laquelle l'auteur est figuré présentant son travail à son bienfaiteur a été fréquemment reproduite. Depuis l'article pionnier de Jeanne Dupic (1937), Jean de Derval, collectionneur d'autres manuscrits, a continué d'intriguer les chercheurs, parmi lesquels plus récemment Jean-Luc Deuffic et Diane Booton. Dans son *Manuscripts, Market and the Transition to Print in Late Medieval Brittany* (2010), Diane Booton recense trente-deux manuscrits encore conservés ayant appartenu à sa bibliothèque ainsi qu'un exemplaire du premier livre imprimé à Paris en 1477, *Grandes Chroniques de France* de Pasquier Bonhomme. Grâce à Michel Mauger dans ce volume soigneusement documenté et joliment édité, ce nombre est augmenté d'un feuillet isolé vendu en 2006 et provenant d'une *Bible historiale*, par ailleurs disparue. Il a eu aussi accès à une autre découverte récente, un superbe livre d'heures que connaissait D. Booton, mais qu'elle n'avait pas pu examiner. Celui-ci avait été commandé, peut-être en 1465, à Guillaume Vrelant, un peintre d'enluminures flamand bien connu ; il est lui aussi dans une collection particulière. Enfin Michel Mauger attire notre attention sur un autre livre d'heures vu pour la dernière fois en 1901 et que D. Booton ne cite pas. Mais il fait bien plus qu'établir la liste des manuscrits possédés par Jean de Derval et sa femme Hélène de Laval (morte en 1500) et que les décrire savamment.

Au chapitre I, p. 15-59, il commence en expliquant les problèmes auxquels il a dû faire face : la destruction des sources d'archives, des comptes surtout bien sûr, empêche d'estimer les revenus de Jean de Derval provenant de ses nombreux domaines (dont certains en Anjou, Maine et Touraine) ou de voir comment sa maison était structurée. Il n'y a pratiquement pas de document sur ses officiers et serviteurs, à part Le Baud. Mais Michel Mauger peut décrire comment Jean de Derval hérita,

spécialement par sa mère, d'un impressionnant éventail de titres grâce à des mariages adroitement arrangés dans les générations précédentes et au manque d'héritiers survivants. Sa mère, Valence de Châteaugiron, reçut comme unique héritière les seigneuries d'Amanlis, Fougeray, Nozay, Le Theil, Rougé et Derval, ainsi que celle de Châteaugiron, tandis que son père, pour sa part, lui apporta Combourg. Après la mort de sa mère en 1435, alors qu'il était encore adolescent et que son père allait vivre jusqu'en 1463, il semble avoir pris très jeune la décision d'exploiter en particulier l'héritage et les relations de sa mère, avec l'assentiment de son père. À la fin de sa vie, Châteaugiron semble avoir été sa résidence de prédilection, même s'il possédait plusieurs autres châteaux. À la fin de la guerre de Cent Ans, arrivé à l'âge mûr, Jean de Derval joua tout naturellement un rôle actif dans les dernières campagnes de Normandie et de Gascogne entre 1449 et 1453 après que les ducs François I<sup>er</sup> et Pierre II eurent apporté le soutien breton au roi Charles VII ; c'est alors seulement qu'il est possible de suivre la trajectoire de sa carrière en détail. En 1451 (et non en 1450 comme l'écrit p. 22 Michel Mauger qui ne tient pas compte du style de la datation), il fait un excellent mariage hypogamique avec une fille de la maison de Laval. Tout au long de sa vie, il servit les ducs successifs à des postes variés, en particulier comme diplomate et ambassadeur comme l'explique clairement Michel Mauger, même s'il sous-estime son rôle dans la guerre du Bien public (1465).

Jean de Derval fut bientôt récompensé de ses services quand Pierre II, soucieux d'accroître la dignité de sa cour, concrétisa l'idée, au départ largement mythique, des neuf barons de Bretagne en nommant des candidats adéquats aux sièges supposés vacants. Jean fut fait « baron » dans la première promotion en 1451, alors même que son père était encore très actif. Avec lui furent nommés son lointain cousin Jean, sire de Malestroit et de Largoët (futur maréchal de Bretagne), et Tristan, sire de Quintin, avec lesquels plus tard il partagea un intérêt pour la bibliophilie. C'est presque certainement vers cette époque que fut concoctée une fameuse forgerie, des lettres supposées du duc Arthur II datées de 1302 (*sic*), « permettant aux seigneurs de Derval d'écarteler leurs armoiries avec celles de Bretagne en raison des liens familiaux entre leurs maisons ». Ce fut fait sans doute pour rehausser le statut de Jean de Derval vis-à-vis de ses rivaux à la cour et certainement avec sa complicité. Michel Mauger publie ces lettres d'après l'édition de dom Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. II (*sic* pour I), 1177-1178 (p. 205). Elles se trouvent toujours sous forme de « original » (Arch. dép. Loire-Atlantique, E 152/1), telles qu'elles furent exhibées devant le conseil ducal le 6 décembre 1462 pour justifier du droit de Jean de Derval à ces armoiries écartelées, ce qui avait été clairement remis en question (*ibid.*, E 131 fol. 225 v<sup>o</sup>, où elles sont aussi retranscrites en entier), sans que les conseillers assemblés n'émettent aucune critique sur l'anachronisme de leur forme diplomatique.

Mais quel que soit le moment où ces lettres furent imaginées, nous nous accordons avec Michel Nassiet et Michel Mauger pour reconnaître que cette forgerie révèle

les ambitions politiques qu'il nourrissait alors, se positionnant même aux côtés des familles de Laval et de Rohan à un moment où la succession au duché s'avérait à nouveau être un sérieux problème en l'absence d'héritier mâle dans la maison des Montfort. Ironiquement, c'est le fait que Jean de Derval et sa femme n'aient pas eu d'enfant qui conduisit à la rapide dispersion quelques années seulement après sa mort des nombreuses seigneuries qu'ils avaient accumulées.

Dans le chapitre 2, p. 61-84, Michel Mauger considère les preuves matérielles de l'activité de bâtisseur de Jean de Derval. Ici, la perspective est très inégale à cause de destructions postérieures ou de reconstructions qui font que peu des plus grands châteaux qu'il posséda (Châteaugiron, Combourg, Fougeray, Derval) attestent de campagnes de construction significatives, sauf pour d'importants travaux qui peuvent lui être attribués à Châteaugiron, comme à sa maison de ville, l'hôtel de Derval (maintenant entièrement englobé dans l'actuel hôtel de ville de Nantes), et au château de Cinq-Mars-la-Pile en Touraine. On a aussi des indications concernant l'insertion de vitraux dans des églises ou des chapelles associées à la famille et la création d'un monument funéraire somptueux pour sa femme et lui-même à l'abbaye de La Vieuville à Épiniac, dont il ne subsiste là encore que des fragments très mutilés, mais sur la forme originale duquel une description détaillée du XVII<sup>e</sup> siècle donne des informations intéressantes. L'élément le plus nouveau apporté par ce chapitre est le fait que le château représenté sur une célèbre page enluminée des *Croniques et ystoires* de Le Baud dépeignant un siège par du Guesclin en 1373 n'est pas, comme on le croit habituellement, celui de Derval, mais celui de Châteaugiron. Adoptant une hypothèse avancée dans un article publié par Danièle Alexandre-Bidon dans une revue polonaise (2005), Michel Mauger réunit d'intéressants arguments qui permettent de penser que l'artiste a représenté Châteaugiron, mais avec des allusions à Derval par égard envers son protecteur, seigneur des deux lieux. Cependant, cette démonstration est présentée d'une manière décousue, d'abord par une affirmation abrupte lors d'une description de Derval (p. 65-66), développée seulement par la suite dans la description de Châteaugiron (p. 68).

On atteint le cœur du livre dans le chapitre 3, « Jean de Derval, bibliophile », p. 85-142, dans lequel tous les manuscrits qui peuvent lui être attribués ainsi qu'à sa femme (principalement à partir de signatures, d'armoiries ou de la présence de cette devise énigmatique *Sans plus*) sont décrits succinctement et la formation de leur bibliothèque ainsi que sa dispersion retracées. Michel Mauger porte une attention particulière aux *Cronicques et ystoires des Bretons* de Le Baud, particulièrement aux intentions que Jean de Derval avait à l'esprit quand il en fit la commande, probablement vers 1473 (avec l'accord du duc, selon les commentaires figurant dans une copie du début du XVI<sup>e</sup> siècle, Biblio. mun. Angers, ms. 941, fol. 131 v<sup>o</sup>-132). La suite de la carrière de Le Baud, après la mort de son protecteur en 1482, est aussi esquissée et se termine au service de la reine-duchesse Anne.

Quant au contenu de la bibliothèque, l'histoire antique et récente y est la plus représentée. Quelques œuvres littéraires (dont, là encore, des chefs-d'œuvre de la

littérature grecque et romaine), des compilations, des encyclopédies et la quintessence des textes anciens en composent une autre section importante. Un bel exemplaire de la *Bible historiale* de Petrus Comestor, traduite à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par Guyot des Moulins, « une des traductions les plus célèbres de la Bible », d'autres bibles historiées dont il reste deux feuillets séparés (Biblio. Rennes Métropole, ms. 1252 et collection privée), des livres d'heures et d'autres ouvrages de dévotion constituent l'autre composante la plus significative de l'une des plus importantes bibliothèques laïques de la fin du Moyen Âge breton.

Au chapitre 4, p. 143-183, celle-ci est située dans le contexte de « La passion des livres en Bretagne au XV<sup>e</sup> siècle » et Michel Mauger étudie les liens entre Jean de Derval et d'autres collectionneurs. Dans une élégante synthèse, reconnaissant la dette qu'il a envers les chercheurs précédents, Michel Mauger résume ce que l'on connaît actuellement des principaux bibliophiles bretons. Plusieurs d'entre eux, comme Prigent de Coëtivy, amiral de France (mort en 1450), son frère Olivier, sire de Taillebourg, Yvon du Fou et (pour une large part) Tanguy du Chastel (mort en 1477) menèrent en fait leur carrière principalement à l'extérieur de la Bretagne. Ici, comme d'autres auteurs récents, Michel Mauger note que la famille ducale était apparemment bien moins intéressée par le mécénat d'œuvres littéraires ou la constitution d'une impressionnante bibliothèque de manuscrits enluminés de grande qualité que ses homologues princiers, tels le duc de Bourgogne ou le bon roi René, roi titulaire de Jérusalem et duc d'Anjou. Il résume judicieusement les récents débats, parfois vifs, concernant la question de savoir qui, de Nantes ou de Rennes, s'est affirmée comme un centre de production de manuscrits enluminés. L'influence d'Angers, de Tours et du Grand Ouest est plus généralement reconnue pour avoir élaboré des programmes artistiques et fourni des peintres.

Une courte conclusion reprend admirablement les principaux points du livre. Cinq annexes terminent l'ouvrage : la première, « Généalogies », et la deuxième « Jean de Derval à travers les sources », apportent d'importants documents supplémentaires, tandis que les exigences scientifiques sont assurées par la troisième annexe, « Sources et bibliographie », la quatrième « Index des noms cités » et la cinquième « Liste des illustrations ».

Les fautes typographiques sont extrêmement rares, étant donné surtout les notes très complètes et judicieuses du texte principal. Il est cependant dommage que dans le chapitre 1, en particulier, beaucoup de renseignements soient tirés de textes du XVII<sup>e</sup> siècle contenus dans un volume de 853 pages pour lequel dix-sept renvois sont faits, tous, sauf un, sous la forme « Bnf, ms fr. 22331 », ce qui n'aide pas beaucoup le lecteur qui voudrait suivre cette piste, pas plus que la note 22 p. 83 qui renvoie à Arch. dép. Ille-et-Vilaine, série G. Heureusement, la plupart des autres références sont plus précises. L'appel de la note 7 (p. 132) manque à la page 86. L'affirmation « une partie des papiers de Pierre Le Baud [...] se trouvent

aujourd'hui conservés à Rennes, aux Archives départementales » (p. 98) nécessite une référence à l'important manuscrit coté 1 F 1003.

Pour ce qui est des détails, Robert Knolles délivra le château de Derval en 1374 et non en 1380 (p. 66) : « la bataille de Quimperlé en 1342 » (p. 99, 136 et 137) est probablement une référence au siège de Quimper en 1344, bien que l'erreur provienne sans doute de l'essai de Le Baud lui-même de donner un sens à la chronologie souvent floue de Froissart pour la guerre civile ; Jacques de Cessoles écrivait au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et non au <sup>xv</sup><sup>e</sup> (p. 130) ; Richard, comte d'Étampes, était le frère cadet de Jean V et non son fils cadet (p. 161) ; Marguerite de Foix, deuxième femme de François II, est appelée deux fois Françoise par inadvertance (p. 77, 162), avec deux entrées différentes dans l'index.

Un point concernant l'histoire de la famille mérite un plus long commentaire : dans les généalogies par ailleurs très habilement présentées et de manière attrayante, tâche d'une immense difficulté étant donné l'existence de plusieurs branches dans la famille de Malestroit, celle de Châteaugiron (p. 194) perpétue une erreur commise d'abord par le père Augustin du Paz en 1620. Il distingue un premier Patry de Châteaugiron supposé mort vers 1380 d'un Patry II (ici mort « ? vers 1410 »), grand-père d'un troisième Patry (mort le 17 avril 1427), frère aîné de Valence, mère de Jean de Derval. En réalité, Patry I a vécu longtemps après 1380 et est mort entre 1414 et 1416. Ce n'est pas son fils Hervé (peut-être un frère cadet), père de Patry II, lui-même père d'Armel, lui-même père de Valence et de son frère aîné qui lui succéda, comme ceux qui se réfèrent à Du Paz l'affirment, mais c'est Patry I qui est le père d'Armel (qui mourut avant lui en 1414) qu'il eut avec Valence de Bains. Cela est bien montré dans plusieurs documents de l'édition magistrale des *Lettres et mandements de Jean V* par René Blanchard (voir en particulier le n° 1111, 23 février 1411, quand Patry I donna une caution en faveur de son fils Armel, alors que celui-ci avait déjà d'importantes responsabilités au service du duc). Ainsi Patry I était le grand-père et non l'arrière-arrière-grand-père de Valence (morte en 1435) ; il n'y eut que deux Patry et la généalogie des Châteaugiron devrait être corrigée en ce sens.

De telles petites critiques un peu pédantes ne doivent cependant pas atténuer la réussite globale de Michel Mauger. Dix ans après son livre *Bretagne chatoyante, enluminures et histoire* (Rennes, éd. Apogée), resté fidèle à la Bretagne, de l'Ardèche où il vit à présent, il nous donne sur un noble breton de la fin du Moyen Âge l'une des monographies savantes les plus accessibles et les plus instructives et qui fera date. En plaçant Jean de Derval au sein de son milieu social et de son contexte culturel, le livre nous donne un aperçu de ses ambitions politiques et de ses préoccupations intellectuelles.

Michael JONES